

La vérité est que je suis très ému.

Emu de votre présence d'abord. Quelques uns des mes amis les plus proches. Ma femme. Mes deux enfants, Antonin et Justine. Vous tous.

Et puis ému aussi, je vous le dis très simplement, de cet honneur que vous m'avez fait en m'attribuant ce Prix. Je n'aime pas beaucoup les honneurs, vous savez. Je n'ai pas de décoration. Je n'appartiens à aucune sorte d'académie, ni française ni étrangère. Mais je fais deux exceptions. La légion d'honneur bosniaque reçue, des mains du Président Izetbegovic et au titre des services rendus à la résistance armée de Bosnie Herzégovine, en 1995. Et puis toutes les institutions israéliennes, toutes, qui me font savoir qu'elles veulent bien de moi – et parmi celles-ci, parmi ces distinctions, au tout premier rang de ces institutions, ce Prix Scopus de l'Université Hébraïque de Jérusalem que je suis tout particulièrement heureux de recevoir. Et ce, pour au moins trois raisons que je vais très brièvement essayer de vous confier.

Le lieu d'abord.

L'Université elle-même.

Cette Université hébraïque qui a l'immense mérite, à mes yeux, de réconcilier les deux figures adverses de ce que mon ami Jean-Claude Milner appelle le « juif d'étude » et le « juif de savoir ».

C'est vrai que l'histoire juive oppose ces deux figures.

C'est vrai qu'entre le juif de l'étude, d'une part, qui voit la consistance des mondes tenir dans le mystère des lettres carrées et, d'autre part, le juif de savoir, le juif de la Haskala, le juif des Lumières, ce sont les deux modalités du destin juif contemporain qui semblent s'opposer et qui, de fait, se sont opposées.

Sauf qu'il y a un endroit au monde où les deux se parlent et communiquent.

Cette opposition, structurante pour le peuple juif, il y a un lieu, votre université, où elle est en quelque sorte relevée ou, au moins, relativisée – n'êtes-vous pas l'endroit d'Israël où se trouvent être en dépôt les archives d'Albert Einstein aussi bien que celles de Gershom Scholem ? N'êtes-vous pas un haut lieu d'études juives en même temps que ce laboratoire mondial des recherches sur le cerveau au bénéfice duquel cette soirée est organisée ?

Cela, mes chers amis, est d'un grand prix, d'un très grand prix, pour un juif qui, comme moi, a toujours refusé de choisir entre l'héritage du Gaon de Vilna ou du Maharal de Prague et celui de Hermann Cohen et de Moses Mendelssohn.

La deuxième raison c'est votre palmarès.

Je ne vais pas citer tous ceux qui m'ont précédé dans cette distinction : certains se trouvent ici, ce soir, comme vous, Eric de Rothschild, Lily Safra, Maurice Lévy ou Roman Polanski ; d'autres ne sont pas là et, comme Saül Bellow, ne sont parfois plus de ce monde.

Mais je vais vous dire ce qui, à mon humble avis, les rassemble ou rassemble, en tout cas, ceux que je connais un peu.

Ce sont des juifs positifs.

Ce sont des juifs d'affirmation ou, pour mieux dire, de souveraineté.

Ce sont des juifs qui vivent leur judaïsme, non pas comme une malédiction, mais comme une gloire et parfois une exultation.

Et ce sont, en même temps, des juifs de l'universel, des juifs universalistes, des juifs qui pensent, comme dit le Verset, que le Dieu des juifs n'est pas venu « pour eux seulement » mais « pour tous ceux qui ne sont pas ici aujourd'hui, avec eux » - ce sont des Juifs qui, croyants ou non croyants, privés de Dieu ou habités par lui, pensent que le judaïsme a un rôle qui est, comme disait Franz Rosenzweig, d'ouvrir pour tous les peuples « les portes invisibles et sacrées qu'illuminent l'étoile de la Rédemption ».

L'histoire du peuple juif est pleine, vous le savez, de gens qui ont pensé exactement l'inverse.

L'histoire récente du peuple juif est pleine d'hommes et de femmes qui ont cru, profondément cru, que c'est soit l'un soit l'autre et que l'universalité humaine est le deuil éclatant de l'être juif.

C'est l'histoire de ceux que l'on appelait jadis les Israélites français et qui, comme le Bloch de Proust dans « La Recherche du temps perdu », pensaient qu'il fallait, pour être vraiment français, effacer de leur imaginaire et presque de leur corps toute trace d'appartenance à l'être juif.

C'est, à l'autre bord, mais cela revenait au même, l'histoire de ces révolutionnaires juifs du XX^e siècle, trotskystes, maoïstes, anarchistes, j'en passe, tous ces juifs de la honte et de la haine de soi qui croyaient - Benny Lévy a dit, là-dessus, des choses définitives et si belles - qu'il fallait, par internationalisme, tuer le juif en eux .

Ou c'est, entre les deux, ceux que j'appellerai les néo marranes et dont les modèles sont le Solal d'Albert Cohen ou le Benjamin Disraeli de la reine Victoria – juif dedans, goy dehors ; juif intimement et faisant, comme disait Cohen, le singe chez les Chrétiens ; un judaïsme clandestin pour un prince de la gentilité ; vous connaissez cela, n'est-ce

pas ; tous, ici, nous connaissons, vivons ou avons vécu, dans notre chair, nos rêves, nos cauchemars, cette tentation du néo marranisme...

Cette histoire, c'est le mérite de l'époque d'avoir commencé de la renverser.

Si notre génération a apporté quelque chose à l'histoire des modalités du destin juif c'est la possibilité de coexistence d'un judaïsme intransigeant, fier de lui-même et de ses valeurs, parfaitement public et assumé comme tel et d'un universalisme non moins résolu, non moins déterminé et ne cédant nullement sur le devoir de parler à tous et pour tous.

C'est notre histoire, donc.

C'est l'histoire de tous ceux d'entre nous qui ont fait retour au judaïsme sans y voir le moindre motif de renoncer ni à leurs autres appartenances ni à leurs autres engagements.

C'est l'histoire de tous ces juifs bizarres - et il y en a, dans cette salle, je le sais, un certain nombre – qui ont fait « Techouva », qui ont résolu, à un moment donné de leur vie, de prendre au sérieux leur commune appartenance au peuple de la Lettre, mais sans se sentir sommés, pour autant, au nom de je ne sais quel chantage à la double allégeance, de renoncer ni à leur lien à la France ni même à ce que je continue, moi par exemple, comme dans ma jeunesse, à appeler mon internationalisme.

C'est cela qui, à mes yeux, constitue le lien le plus solide de votre compagnie.

C'est cela qui me paraît faire lien entre vous qui m'avez précédé et moi qui vous rejoins.

Et c'est ma deuxième raison d'être, ce soir, si heureux.

Et puis il y a, chers amis, le moment.

Il y a ce moment où nous sommes et qui n'est pas n'importe quel moment dans l'histoire du peuple juif.

Je me suis, vous le savez, rendu en Israël, dans les villes bombardées du Nord, sur les lignes de front, dès les premiers jours de la sale guerre déclarée par le Hezbollah - et je suis heureux, oui, que ce Prix me soit l'occasion de vous dire, avec un peu de gravité et, pourquoi pas, de solennité, à la fois l'effroi et l'espérance qui m'habitent depuis ce jour là.

Au chapitre de l'effroi, il y a le fait d'abord que je n'ai jamais eu aussi peur pour Israël. Israël a connu d'autres guerres. Et j'ai moi-même connu, souvent, Israël en guerre. Si j'ai eu si peur cette fois-ci, si j'ai ressenti une peur que je n'ai ressentie ni en 1967, ni en 1973, ni pendant la première guerre du Liban, ni pendant la guerre dite des Scuds, c'est que l'on a vu se mettre là en place une configuration inédite, gravissime, et dont les traits dominants sont, à mon avis, les suivants.

Une menace militaire d'abord qui, du fait de l'intention affichée par le régime néonazi de Téhéran de se doter de l'arme nucléaire, est sans commune mesure avec ce qu'Israël a connu dans le passé. Certes, Israël a toujours été en danger. Certes, Israël a toujours su qu'il n'avait pas droit à l'erreur et pas droit, surtout, à la défaite. Mais l'idée de ces missiles Zelzal braqués sur Haïfa et, peut-être, sur Tel Aviv et l'idée, en même temps, de l'artificier Ahmadinejad ne faisant pas mystère de son intention de s'en servir pour rayer, quand il le pourra, le pays même de la carte du monde, cette double idée, donc, le couplage de ces deux réalités, crée un type de menace et, dans l'âme, un sentiment de fragilité, de précarité, que nous n'avons, je crois, jamais connu.

Une situation stratégique ensuite qui est, elle aussi, inédite et qui fait que, pour la première fois, Israël a affaire à des adversaires qui n'ont

plus d'autre but que sa liquidation. Sans doute était-ce déjà, parfois, le cas. Sans doute une part de ceux qui prétendaient lutter pour la « Nation Arabe », puis pour un « Etat palestinien » se fichaient-ils, et de la nation arabe, et des Palestiniens réels, et s'en servaient-ils comme d'un bâton pour, selon le mot fameux, rosser les juifs d'aujourd'hui. Mais enfin ils faisaient semblant. Au moins faisaient-ils semblant, oui, d'avoir un projet politique et des buts. Au moins avait-on le sentiment que cette guerre s'arrêterait le jour où un accord serait trouvé, par exemple, entre Israël et l'Etat palestinien à venir – entre les deux légitimités rivales, et qu'il faudra bien concilier, que sont la légitimité d'Israël et celle de la revendication nationale des laïques palestiniens. Alors que le Hezbollah, lui, ne fait même plus semblant. Alors que le Hezbollah, non, ne s'embarrasse plus ni de buts de guerre ni de grande cause au service de laquelle il mettrait son armée. En sorte que la haine, sa haine, se trouve pour ainsi dire à l'os, mise littéralement à nu, et opposant à Israël un pur bloc de nihilisme, à la lettre de volonté de néant et de mort.

Et puis la troisième source d'effroi c'est enfin, non seulement en Europe, mais dans le monde, la montée d'un antisémitisme lui aussi relativement inédit et qui n'a plus grand chose à voir avec l'antisémitisme « raciste » ou « chrétien » d'autrefois. Il s'articule, ce néo antisémitisme, sur trois propositions. Il se justifie – car le problème de tous les antisémitismes a toujours été, ne l'oublions jamais, de trouver la bonne *justification*, à un moment donné du temps, de la même vieille haine recuite, récurrente et, naturellement, injustifiable ; il a toujours été de se mettre en position de convaincre une foule aussi nombreuse que possible que le désir d'exclusion, voire d'élimination, des porteurs du nom juif, n'est pas une passion ordinaire, mais une passion juste, nécessaire, indexée sur une exigence qui tente de se présenter comme de quasi salut public – il se justifie donc, ce néo antisémitisme, grâce à trois théorèmes principaux.

Premier théorème : les juifs sont haïssables car ils appuient un état raciste, oppressif, génocidaire – c'est le théorème de l'antisémitisme ; c'est la haine non plus du juif mais du sioniste ; c'est « sale juif » qui fait place, pardonnez le jeu de mots, à « tsahal juif ». Deuxième théorème : cet Etat qu'appuient les Juifs fonde lui-même sa légitimité sur cette escroquerie politique, morale et historique qu'est le mythe ou, sinon le mythe, du moins la religion de la shoah - c'est la négation ou, au moins, la banalisation d'un génocide présenté comme l'alibi d'un Etat détestable ; c'est la dénonciation du peuple juif comme auteur de la plus énorme, de la plus scandaleuse, de la plus immorale, des escroqueries de l'histoire universelle ; c'est, si vous préférez, le thème du négationnisme. Et théorème numéro 3, enfin : ce mythe de la shoah et le devoir de mémoire qui va avec, cette insistance à se rappeler un martyr soit imaginaire soit démesurément grossi mais indispensable à la fondation de l'Etat assassin, ont eux-mêmes pour effet d'être comme des nuages d'encre empêchant que soient perçus les vrais génocides, les vrais carnages, les vraies souffrances d'aujourd'hui – et c'est le thème, de plus en plus présent dans les débats, de la concurrence des victimes, de la guerre des mémoires et des cimetières ; c'est l'injonction faite aux juifs de se taire pour qu'on entende autrui ; c'est le « pousse tes morts de là que j'y mette les miens » des communautarismes qui, en France comme aux Etats-Unis, envahissent le débat public ; c'est le « oubliez la destruction des juifs car c'est la seule façon de penser et, simplement, de voir les autres destructions qui endeuillent la planète » de tous les Dieudonné et autres Ramadan qui sont les vrais théoriciens modernes de cet antisémitisme revisité. Car mettez ces trois théorèmes bout à bout. Croisez ce triple grief. Il y a là une machinerie terrible qui permet, à nouveau, d'être antisémite en conscience et bonne conscience. Et mettez cet antisémitisme relégitimé, mettez cet antisémitisme bien

pensant et presque démocratique, mettez le portrait de ce peuple juif devenu, s'il ressemble vraiment à cela, si profondément haïssable et odieux, mettez tout cela, donc, en phase avec cette haine brute, ce nihilisme, ces armes nouvelles dont je parlais tout à l'heure, et vous comprendrez pourquoi on est en présence d'une véritable bombe atomique morale. Elle a, cette bombe, déjà ses victimes et ses martyrs. En France, Ilan Halimi. En Israël, le jeune philosophe levinassien, David Gritz, tué, vous vous en souvenez, dans l'enceinte même de votre université, il y a quatre ans, par un homme-bombe. En Israël encore, Ouri Grossman, le fils de mon ami David Grossman, mort le tout dernier jour de cette mauvaise guerre du Liban. J'ai peur que l'affaire n'en soit qu'à ses débuts. J'ai peur que nous n'ayons, dans cet ordre, encore rien vu.

Mais d'un autre côté, et lorsque je considère la situation concrète dans laquelle se trouvent tant Israël que ses amis, je ne crois pas non plus qu'il y ait lieu de désespérer – et c'est ce que je voudrais suggérer pour terminer.

D'abord, il faut bien dire qu'il y a des batailles, quelques batailles, que nous avons tout de même gagnées. Je pense par exemple, et justement, à cette bataille de la mémoire qui énerve tant les négationnistes et qui semblait si mal partie il y a trente, quarante, ou cinquante ans, avant même l'irruption dans le débat des salopards faurissoniens. Rappelez-vous. Ces déportés qui rentraient des camps, perclus de silence parce qu'on les faisait taire... Ce temps où seuls les déportés politiques, les résistants, ceux qui étaient morts les armes à la main, avaient droit de cité dans la chambre de la mémoire... Ces silences gênés et qui semblaient donner raison à la terrible prophétie de Primo Lévi annonçant

– je cite à peu près – que nul juif ne resterait pour témoigner et que, s’il en reste tout de même, s’il s’en trouve un pour survivre à l’entreprise d’annihilation et pour la raconter, la chose sera si énorme, si monstrueuse, si impensable, que nul ne le croira. Eh bien ce n’est pas le cas. Grâce à Claude Lanzmann et à son « Shoah », grâce à tous ces musées qui, de Yad Vachem à Berlin, sont devenus les tombeaux des morts juifs sans sépulture, grâce à un travail de transmission pensé et accompli par trois générations de juifs, cette bataille a été gagnée. Ils sont, les combattants de la mémoire, en meilleure position aujourd’hui qu’il y a vingt ans. Nous n’avons, comme dit le prophète, ni plaidé pour rien ni œuvré pour le néant.

Ensuite, nous avons des alliés. Oui, j’ai assez souvent dit la solitude d’Israël, j’ai assez souvent insisté sur sa position d’Etat paria, campant à part des nations, pour ne pas dire aussi, aujourd’hui, que des alliances se profilent qui représentent, elles aussi, une sorte de nouveauté. Vous avez les alliances de circonstance qui dureront ce qu’elles dureront mais qui, enfin, sont là et qu’il serait fou, même si nous restons circonspects, très circonspects, de ne pas prendre du tout en compte – je pense, par exemple, à l’alliance de malentendu, mais à l’alliance tout de même, avec les néo chrétiens américains. Vous avez l’alliance de destin, plus solide, plus durable, de bien meilleure qualité, avec ceux - et je crois, sincèrement, qu’ils sont de plus en plus nombreux - qui, en Europe et hors d’Europe, ont fini par comprendre que, dans la guerre déclarée aux démocraties par ce troisième fascisme qu’est le fascisme d’inspiration islamiste, Israël défend des valeurs qui ne sont pas seulement les siennes mais celles de la démocratie et des idéaux de liberté. Et ce sont, enfin, des alliances de conscience et de foi – je pense, là, à ces catholiques qui ont été les persécuteurs des juifs pendant des siècles mais qui, depuis Vatican II, depuis la visite du pape Jean-Paul II à

Auschwitz, depuis la visite de son successeur Benoit XVI au même Auschwitz, sont devenus, non pas exactement nos frères cadets, mais nos alliés et nos amis. J'insiste sur le cas de Benoit XVI. On peut penser ce que l'on veut de Benoît XVI. On peut, si on est catholique, trouver qu'il soutient plus ou moins bien la comparaison avec son prédécesseur. Ce que je sais, moi, comme juif, c'est qu'on a émis des avis bien hâtifs, et bien injustes, après son voyage du 28 Mai dernier en Pologne. Ou, plus exactement, ce que je veux rappeler ici c'est qu'il a bel et bien parlé, à propos d'Auschwitz, d'un crime - je le cite, cette fois, très précisément et l'on n'aurait su mieux dire – « sans équivalence dans l'Histoire ». Ce que je veux rappeler c'est qu'il a bel et bien nommé, sans le moindre doute ni ambigüité, ce « peuple juif », autrement dit ce « peuple de Dieu », que « les puissants du III^e Reich » ont - je le cite toujours - « voulu écraser dans sa totalité » et « éliminer du rang des nations de la terre » : là aussi, les mots étaient parfaits ; là aussi, ils étaient impeccablement choisis ; là non plus, je ne vois pas ce que nous aurions eu, nous qui sommes ici, à en retrancher ou à y ajouter. Et, quant au moment où il a déclaré que, « en détruisant Israël », les nazis « ont voulu arracher les racines de la foi chrétienne et les remplacer par la foi qu'ils avaient eux-mêmes créée, la foi dans la domination de l'homme fort », que voulez-vous que je vous dise ? D'abord ce n'est objectivement pas faux. Et puis je crois que c'est surtout la façon la plus juste, la plus honnête, la plus loyale, pour un Chrétien, de parler, en tant que Chrétien, de cette tragédie qui visa les Juifs en priorité et comme tels mais qui, si les mots ont un sens et si les mots, notamment, de crime contre l'humanité ne sont pas prononcés en l'air et pour rien, concerna tous les humains et, en particulier, les Chrétiens – je crois, si vous préférez, qu'il y a dans ces mots, dans cette prise de conscience d'un destin commun, face à l'horreur nazie, des peuples chrétiens et juifs, le

signe même de l'alliance dont je vous parle et que nous aurions grand tort, nous, juifs, de sous estimer.

Et puis il y a le fait, enfin, qu'Israël, l'Etat d'Israël lui-même, ne va, en définitive, pas si mal que ne nous le disent, y compris parmi nous, les esprits chagrins. Eh oui. Malgré tout ce que l'on entend, malgré tout ce que l'on lit, à longueur de colonnes, jusque parfois dans la presse de Tel Aviv, je suis émerveillé, chaque fois que je me rends en Israël, par la formidable vitalité de la démocratie israélienne. J'étais là, je vous l'ai dit, pendant les jours sombres de la guerre. J'ai vu des unités d'élite aller chercher des soldats morts à Maroun al-Ras. J'ai vu, et j'ai raconté dans mon reportage du « Monde », l'effort fait par Tsahal pour éviter au maximum de toucher les non-combattants. J'ai vu le ministre Amir Peretz les yeux embués de larmes un jour où il a appris, à quelques minutes d'intervalles, la mort de trois de ses soldats puis celle, dans un immeuble d'un quartier de Beyrouth contrôlé par le Hezbollah, d'une famille de pauvres gens transformés en boucliers humains et que les obusiers de Tsahal n'avaient pas su repérer. Et j'entends enfin, comme vous tous, cet incroyable débat qui, depuis la fin e la guerre, secoue la société israélienne. Que vaut notre armée ? S'est-elle conduite comme il le fallait ? La stratégie de l'état-major était-elle la bonne ? Olmert a-t-il commis des erreurs ? Lesquelles ? Pour quelle raison ? Sans parler de cet interminable débat moral dont je ne sache pas qu'il y ait un pays au monde où il fasse rage avec autant de fièvre et de constance : qui sommes nous ? pourquoi sommes-nous là ? en avons-nous le droit ? que vaut ce droit face à celui de nos voisins ? que doit, que peut, être un Israël qui fasse aux Palestiniens le tort le plus réduit possible ? Bref, je ne connais pas une autre nation où le souci moral ait la place qu'il a ici. Je n'en connais pas une où l'on se pose, de manière si lancinante, des questions si essentielles et qui touchent à l'être même de la nation. Et

c'est pourquoi j'estime que le miracle israélien, malgré la crise, la guerre, les revers, dure encore. Et c'est pourquoi je pense que l'adversité n'a eu raison ni la « Tohar Hanechec », de la pureté des armes, ni du rêve de demeurer « Or Lagohim », lumière pour les nations, un pays d'exception, se soumettant lui-même à des règles de conduite exceptionnelles. Et cela est la dernière des raisons, donc, qui m'empêchent de désespérer.

Alors Israël est en guerre, naturellement.

Et, comme dans toutes les guerres, la ligne de front, le rapport des forces, tant national qu'international, bouge à chaque instant.

Mais enfin je me revois, il y a vingt cinq ans presque jour pour jour, mon fils n'était pas encore né, nombre d'entre vous non plus, je me revois, rue Geoffroy Lasnier, au Mémorial du Martyr juif, parlant de la solitude d'Israël, de la grande difficulté des anciens déportés à faire entendre leur voix, je m'entends évoquer « ce temps tout bruissant de funestes présages » dans lequel j'avais le sentiment que nous étions en train d'entrer. Et je crois, vraiment, qu'il y a, vingt cinq ans plus tard, autant de raisons de se battre, mais qu'il y plus de motifs d'espérer. Et je crois, vraiment, franchement, que le paysage, notre paysage, s'est éclairé au moins autant qu'il s'est obscurci. Et si je crois cela, si j'en suis si profondément convaincu c'est pour une toute dernière raison encore : lorsque je regarde la jeunesse juive d'aujourd'hui, lorsque j'observe, à Jérusalem ou à Paris, les contemporains de Ilan Halimi ou de Ouri Grossman, je les trouve, comment dire ? plus aguerris que jadis. Réflexes trempés... Lucidité grandissante... Plus trop de goût pour la victimologie et la plainte... Fierté de soi... Souveraineté... La leçon des pères, sans doute. La leçon des pères de leurs pères. Mais quelle joie, quand on y songe ! Quelle victoire ! Le vrai anti-Œdipe. Le vrai tombeau vivant que, en baudelairien conséquent, j'appelais ce jour là, de mes

vœux. Une Enéide juive où Enée, cette fois, sauvera Anchise des flammes et du désastre. Merci.